

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.- au CCP 10-220 94-5

24 juin 1995
paraît six fois par an
huitième année

Dans le bleu

Suivez le guide ?

Il y a, en gros, deux manières de découvrir un pays inconnu. Certains privilégient la découverte brute; sans préparation aucune. Sans Virgile pour les tenir par la main, ils vont, ils cherchent, ils trouvent. Le nez en l'air, ils font confiance à leurs goûts, à leurs habitudes, à la chance, pour découvrir le souvenir qui les marquera, la vision fugace : un portail qui se referme sur une cour intérieure, un puits monolithique et le lierre qui s'y accroche. D'autres ont moins confiance en eux : ils ne se fient pas à leur instinct, doutent de leurs élan, ressentent le besoin d'un accompagnement dans une découverte qu'ils pensent délicate, dans un pays qu'ils soupçonnent de ne rien vouloir livrer a priori. A ceux-ci s'adressent les guides de voyage...

Leur problème, sur place, se lit dans leur mouvement même : un volume plus ou moins épais en main, ils lisent, surtout, et lèvent le nez, parfois, trouvant, face à eux, confirmation de ce qu'ils ont lu. Le ridicule ne semble pas loin, mais lorsqu'on lit, à haute voix, à la personne qui nous accompagne, que «les hauts matronei» sont d'inspiration lombarde. Un jubé monumental et trois arcs de soutènement, ajoutés après le tremblement de terre de 1456, barrent le vaisseau central et le superbe plafond doré du XVII^e siècle, dû à Carlo Rosa, contraste de manière saisissante avec la rigueur toute romane de l'architecture» (1) et que, effectivement, on a le souffle coupé par cette inimaginable superposition de styles, on a la sensation étrange d'un renforcement de l'émotion esthétique. Ce que je lis complète ce que je vois, change même ma perception : le pléonasme n'est pas toujours évident.

Partir avec un guide garanti aussi de ne rien manquer. Lorsqu'on a l'esprit un peu

encyclopédique, collectionneur, lorsqu'on est, comme Queneau, du genre à entamer une bibliothèque par la lettre A, on a de la peine à admettre que l'on est passé à côté de «Troia» (22 km S.O.). — Cette paisible localité agricole (8 100 hab.), établie sur une colline au-dessus du Tavolire, fut fondée vers 1020 par Basile Bojannès, gouverneur byzantin, comme forteresse du système de défense de la Pouille, mais également pour soutenir la colonisation grecque. Elle connut sous les Normands une période brillante, dont la cathédrale** porte encore témoignage.» (2)

Le versant obscur de ce désir compulsif de tout voir est, évidemment, l'indigestion, le retour de vacances avec un tourbillon de portails romans, de façades baroques, de ruines romaines, de fresques byzantines, de pavements à mosaïques, impossibles à situer, même en s'aidant d'une carte, et l'impression d'avoir eu un programme plus grand que ne le permettaient nos cervelles... Le journal de voyage peut être un bon remède, qui fixe les étapes, les visites et les monuments, mais ceci est une autre histoire. Il est peut-être plus facile de ne pas faire le détour par la «grotta Zinzulusa» (vis. de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h), qui fut aussi habitée durant la préhistoire; superbes concrétions calcaires aux

formes fantaisistes, que l'on découvre dans les méandres des couloirs de la grotte. La mer y est d'un bleu profond, presque violet» (3) et de rester sur cette terrasse pour tenter de boire du Primitivo di Manduria, ou du Mjère, qui contraignent l'un et l'autre aux délices méridionales de la sieste pomérienne...

Le Guide Bleu est le prince des guides culturels francophones; il sera donc le compagnon de voyage de ceux qui ont de la peine à se passer d'un guide. Les autres continueront à se débrouiller parfaitement seuls, et ne passeront pas pour autant des vacances idiotes, comme le suggère sournoisement la publicité des éditeurs de guides de voyages...

M. A.



Italie Sud. Sicile. Sardaigne.
Guides Bleus
Hachette, 1994, 861 p., Frs 63.90

- (1) A propos de San Nicola**, de Bari**.
- (2) Environs de Foggia.
- (3) Environs d'Otrante, La côte sud**.

Le guide du Lausanne associatif et alternatif sortira cet été aux éditions Antipodes

«à Lausanne, autrement»

sera en vente dans les librairies Basta! et aux Magasins du Monde, 112 p., Frs 18.80



(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

JUIN 1995

De notre envoyée spéciale aux Etats-Unis :



Une interview exclusive de Marlon Brando,

qui se remet de ses récents problèmes de santé et du suicide de sa fille à la réserve de Pine Ridge, dans un endroit tenu secret. La vérité, rien que la vérité, toute la vérité sur la vie, les femmes, la carrière de celui qui a été sacré «meilleur acteur du monde».
(page 3)



NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPAGNAC 1995

«...les derniers épisodes électoraux en ville de Lausanne ont de quoi nous laisser songeur. Et encore ce terme est-il un euphémisme, un peu à l'image des déclarations qu'avait coutume de faire le Foreign Office qui, lorsqu'il se disait préoccupé, avait déjà envoyé ses cartonniers.»

Philippe Jaccard, président de la commission économique du parti radical-démocratique vaudois, in *Nouvelle Revue*, 24 mars 1995

«Dans un environnement de concurrence accrue entre les pays, nous avons tout intérêt à éliminer les auto-goals tirés sans discernement par certaines âmes bien pensantes.»

Le même, in *Nouvelle Revue*, 28 avril 1995

«Il s'agira à l'avenir de développer encore mieux l'osmose qui doit se faire entre le monde de l'école et son réceptacle naturel que constitue le marché du travail.»

Le même, toujours in *Nouvelle Revue*, 19 mai 1995

«...je suis convaincu que le Conseil d'Etat a fait le bon choix.»

Pierre Keller, à propos de sa nomination à la direction de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne, in *24 Heures*, 18 mai 1995

«Enfin, posons-nous la question de savoir si, en pendant combien de temps, nous aurons les moyens d'une politique d'exclusivité, si elle ne dépend que de nous, voire d'exclusion, pour le cas où elle nous serait dictée par d'autres, justement, comme l'imaginent les opposants à notre intégration européenne d'abord, mondiale ensuite, les égoïstes donc malades du nombrilisme.»

R. A. Berthoud, vice-président de la Banque de Financement et d'Investissement, in *L'Agefi* 27 mars 1995

«Certes, la justice n'est pas infaillible et l'on doit pouvoir en débattre à la télévision. Mais certainement pas sous la forme d'un Café du Commerce unilatéral, réservé aux arguments au-dessous de la ceinture d'une seule des deux parties.»

Philippe Souaille, in *TV Guide*, n° 20, 13 mai 1995

«C'est pourquoi il faut toujours demander au juriste comme à son maître : "au nom de quoi ?" et répéter souvent l'interrogation. Les réponses deviennent alors intéressantes et débouchent sur les vraies questions, qui sont culturelles [...] Maître de rien et serviteur du reste, on jurisdice alors sereinement.»

François de Rougemont, Chef du service de justice et législation, in *Pol. Cant. Information*, bulletin de la Police cantonale vaudoise, mai 1995

Hors concours mais pour admirer la performance, voici l'habituel pidolisme du bimestre :

«Mais c'est l'honneur d'un homme politique de ne pas baisser les bras, de ne pas se contenter à être dans le vent, qui est l'ambition d'une feuille morte selon G. Thibon.»

Président Philippe Pidoux, in *Nouvelle Revue*, 24 mars 1995

Nous vivons l'époque de l'image...

Concours permanent du Champagnacisme visuel



La direction (MM. François Grize, Fabien Loi Zedda et François Bettex) présente son rapport à l'assemblée générale des chaises de l'Université populaire de Lausanne. UPL, programme été 1995

Courrier des lecteurs

Canular !

Je me méfiais. Le silence absolu de la presse romande au sujet de votre prétendu colloque «L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000 ?» m'a conforté dans mes soupçons : une fois de plus, c'était un de vos canulars puérils ! Et bien, voyez-vous, je n'ai pas marché, et je ne marcherai plus !

Tibère Bovet,
de Chermignon

Notre colloque a bien eu lieu et nous en éditerons les actes dès cet automne. Son annonce avait été reprise par La Nation, journal de la Ligue vaudoise, et Anarscope, organe de l'Organisation socialiste libertaire. En fait, c'est la presse romande qui n'existe pas et qui n'est qu'un gigantesque canular. [réd.]

Une sombre affaire (suite)

Certainement que j'ai été le seul lecteur de la lettre que vous avez publiée dans votre numéro antécédent, au cours de laquelle un étudiant s'excusait avec platitude d'avoir injurié un professeur. Mais, bien que seul, je reste estomaqué que vous laissiez votre courrier des lecteurs être envahi par des échanges aussi ineptes entre un grand oncle et son petit neveu. N'oublions pas que ce qui gronde à nos portes, c'est l'oligarchie du grand capital. Vous n'avez déjà que trop tendance à vous laisser distraire, et à distraire vos lecteurs, et ce qui doit faire nos préoccupations numéro un : la dynamique de transformation de la société -actuellement capitaliste, possiblement socialiste. Les discours sarcastiques ou, à l'inverse simulés, larmoyants, camoufflent derrière un écran de fumée postmoderne la question. Celle-ci est que, bien loin de se complaire dans le lyrisme, nous devons conscientiser la population sur le problème de la fonction idéologique de cet appareil qu'est l'instruction publique, maintenant dévoyée au service de la nouvelle classe bourgeoise, à laquelle les laquais professionnels appartiennent de toute façon, et donnent sans coup férir de nombreux gages de fidélité. Les instituteurs retraités, souvent d'origine populaire mais extransés à leur classe d'origine, ont contribué, parfois consciemment, parfois avec le sentiment du propre devoir accompli, à la perpétuation de la domination. Bon, paix à leur âme, malgré que les apports critiques de Baudelot et Estabiet devraient troubler leur sommeil *ad vitam aeternam*. Mais un authentique projet révolutionnaire ne pourra pas laisser aussi facilement passer les infantiles jérémiades d'un étudiant qui semble avoir pour seul souci de flatter son enseignant : il mettra plutôt à jour la structure de pure domination dans laquelle se complait le travailleur intellectuel aliéné. Ne serait-il pas

possible de lui faire critiquement prendre conscience de l'homologie structurelle bien évidenciée par Bourdieu ? Dans le cas qui nous occupe, elle s'exprime grosso modo ainsi : il y a, entre l'étudiant couard et le professeur -même si celui se présente de gauche- le même type de rapport qu'entre la petite bourgeoisie nouvelle d'une part, la classe dominante d'autre part. Est-ce qu'une sociologie critique ne pourrait-elle pas, enfin, ouvrir les yeux et donner une définitive gifle à l'idéalisation adolescente libérale et pseudo-libérale ?

Avec mon saluté révolutionnaire et scandalisé.

G. Capellorossi,
étudiant en science politique, de Lausanne

Santé, conservation...

Messieurs et (je le crains) Mesdames,
Un restaurateur de mes amis s'étant par je ne sais quelle aberration abonné à votre prétentieuse «feuille de chou», j'ai eu l'occasion de la parcourir (la lire n'en parlons pas, c'est proprement illisible) lors de mon dernier repas dans son établissement. Alors, c'est à ça qu'on s'amuse dans notre chef-lieu ? Pas étonnant que Lausanne ne vote plus à l'unisson du canton et tourne le dos à nos plus solides traditions ! Enfin, chacun ses goûts, mais personne ne m'ôtera de l'idée que le rosâtre et le verdâtre sont des couleurs bien fadasses.

Bon, venons-en au fait. J'ai été scandalisé par votre réponse à M. Martial Puthod, d'Orbe, notamment par le ton dédaigneux que vous avez cru devoir adopter pour dénigrer le chasselas romand. D'abord, vous réussissez à ne pas mentionner dans votre liste un seul vin vaudois, alors que vous avez la chance d'habiter un canton phare de la viticulture suisse. Ensuite, vous vilipendez stupidement le chasselas, plant noble s'il en est, particulièrement apte à transmettre le goût typé d'un terroir. Enfin, crénon ! bande d'ignorants ! ne savez-vous pas, puisque vous semblez décidément incliner au rouge (ah ! ah ! elle est forte celle-là !), qu'il existe en Dézaley ou n'importe où dans le Lavaux quelques rouges tout à fait gouteux et parfaitement accessibles, sans qu'il soit besoin d'aller voir ailleurs -chez les Neuchâtelois par exemple... Le pinot noir de St-Saph', jamais entendu parler ? Et le coteau St-Maire, ça ne vous dit vraiment rien ? Boire vaudois aurait peut-être une influence salutaire sur le ton général de vos articles, non ?

Sans rancune.

Alex Mermoud,
dit «Grichounet», de Cully

Cher «Grichounet»,
Expédiez-nous d'urgence un assortiment de 12 rouges vaudois de votre choix et nous vous promettons de chanter vos louanges conjointement aux vertus du terroir dans un prochain numéro. [réd.]

Le Vaudois et la vache turque

Bouda Etemad & Thomas David

La Suisse sur la ligne bleue de l'Outre-mer
Les Annales, n° 5, Lausanne, UNIL/Faculté des Lettres, 1994, 146 p., Frs 18.-



«Le Suisse trait sa vache et vit heureux.» La formule du poète est un peu courte : le Suisse trait sa vache, certes, mais aussi celle des autres chaque fois qu'il le peut. Dans leur langue, les historiens désignent cette activité par un concept savant : impérialisme secondaire, colonialisme oblique, colonialisme feutré...

Nommer un phénomène est une chose, en saisir le mécanisme une autre : les études ne sont pas nombreuses sur l'impérialisme suisse. Problèmes de sources, absence de curiosité aussi. On ne sait donc pas très bien comment oblique le feutre du colonialisme secondaire helvétique. D'où l'intérêt du dernier numéro des Annales, qui donne quelques exemples pratiques instructifs.

Instructives, par exemple, les riches aventures de Louis Rambert, Vaudois bien de chez nous, né en 1839 à Lausanne. La carrière du frère de l'illustre Eugène commence classiquement -«emblématique» disent les modernes : fils de régent, études de droit, zofingien, avocat, libéral, mariage réussi sans être vraiment «bon», conseiller communal, député au Grand Conseil, conseiller national... Le temps est à la construction de chemin de fer, le brave Louis ne laisse pas passer l'occasion : affaires judiciaires ferrugineuses -il défend le gentil Favre, ingénieur qui perce le Gothard, contre le méchant financier Escher- et conseils d'administration -il siège notamment à la Compagnie Suisse-Occidentale. C'est ainsi qu'il rencontre Edouard Hentsch, fameux banquier français qui en fait son homme de confiance. Affaires ferroviaires, finances françaises : Rambert est sur orbite, et va passer du Simplon aux chemins de fer balkaniques, avant de faire une belle fin de carrière à la tête de la Régie co-intéressée des Tabacs de l'Empire ottoman. La Régie co-intéressée ? Suite à la banqueroute de l'Etat ottoman de 1875, les Turcs ont une coquette dette internationale. Les grandes puissances n'y allèrent pas par quatre chemins : afin d'être assurées de récupérer leur mise, elles créent un organisme chargé de gérer un certain nombre de revenus de l'Etat ottoman, affectés au remboursement de la dette. Parmi eux, le monopole du tabac, la régie dite plaisamment «co-intéressée», dont Rambert est directeur général de 1899 à 1910.

Vous avez dit : «traire la vache ?» (A. C.)

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'émergence d'un troisième sexe dans les grandes chaînes de distribution

En 1994, le sexe féminin n'est de surcroît devenu plus actif que le sexe féminin : ce sont personnes qui ne sont nées à Uster, dans les régions bilingues, 40,2% d'entre elles des hommes et 37,2% des femmes.

Construire, 31 mai 1995

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'état d'esprit de la classe ouvrière dans les montagnes jurassiennes



A l'instar des hortogers, certains industriels ne se reconnaissent pas dans la position adoptée par le Vorort.

Le Nouveau Quotidien, 21 mars 1995

CARNETS POLITIQUES 1927-1957



Notre feuilleton : Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi depuis plusieurs années chez les libraires et les journalistes. Nous le poursuivons donc, après une brève interruption.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre avant-dernière édition, l'ouvrage de Miroslav Krleža, *Carnets politiques 1927-1957*, était un faux grossier. Son excellent roman, *Enterrement à Thérésienbourg*, est en revanche disponible dans les meilleures librairies.

Flagornerie flagrante

Bref modèle de portrait pouvant servir en toutes circonstances

Eléments fixes :

«Un démocrate convaincu, partisan d'une Suisse ouverte sur le monde et sur (1) : tel apparaît aux yeux d'un (2) (3).

Tenant indéfectible du progrès en politique comme du soin de la chose et du bien publics, (3) milite donc avec vigueur pour tout ce qui contribue à faire de la Suisse d'aujourd'hui une nation moderne et efficace, prête à relever les défis formidables de demain, en particulier (1).

Aussi est-il favorable à des partis politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, qui contribuent à élaborer des solutions viables aux problèmes complexes qui nous assaillent.

Aussi rejette-t-il avec détermination toutes les dérives et les tentations (4), celles qui prétendent résoudre dans le simplisme et l'érucciation les grandes interrogations du moment : (3) n'est jamais aussi dur que lorsqu'il fustige les égarés arrogants de l'aile (4bis) de l'UDC ou les brailleurs (4ter).

Aussi plaide-t-il pour une modernisation de nos institutions, en particulier lorsqu'ils s'agit d'étayer plus solidement le travail du (5).

Aussi pousse-t-il les (2bis) à se montrer plus offensifs, plus revendicateurs, plus unis.

Aussi défend-il partout où il l'aperçoit et tout simplement : le parti de l'intelligence.»

Michel Danthe, «Frank A. Meyer, le maître de l'essentiel et du commentaire», in *Construire*, 26 avril 1995

Eléments permutable :

- (1) Thème à la mode [nom, avec article] : l'Europe, l'avenir, la reprise économique, etc...
- (2) Public visé [groupe nominal, sans article] : agriculteur broyard, colombophile renanais, diabétique valaisan, etc...
- (2bis) Généralisation de (1) [nom, sans article, au pluriel] : gens de la terre, amis des bêtes, malades chroniques, etc...
- (3) Notable à flatter [prénom(s) et nom] : Gilles Petitpierre, Jacques Pilet, Pierre-François Veillon, etc...
- (4) Vilain, pas beau [adjectif, au pluriel] : populistes, intégristes, archaïques, etc...
- (4bis) Idem que (4) [adjectif, au singulier]
- (4ter) Idem que (4), mais encore pire [adjectif, au pluriel] : blochériens, léguistes, isolationnistes, etc...
- (5) Direction de l'organisme concerné [nom masculin, sans article] : comité du club, Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève, Municipal des Services industriels, etc...

Brando fait des yeux de Marlon frit

MARLON Brando va mal, très mal, nous dit la presse à cancons. Miné par la maladie, les problèmes familiaux et les méchantes langues, il se serait retiré au milieu de ses amis les Indiens. Nous avons voulu en avoir le cœur net, et, à force d'acharnement et de culot, nous avons réussi à le débusquer dans la réserve où il se cache. Coup de chance : il fêtait justement ses 71 ans. Et nous avons eu l'honneur de faire partie des intimes réunis dans son tipi le 3 avril dernier. Nous pouvons donc apporter un démenti à tous les *tabloïds* qui inventent des histoires fautes de pouvoir rencontrer le grand homme en personne : l'heure de la retraite ne semble pas avoir encore sonné pour Marlon Brando, puisqu'il a trois tournages prévus et que, mis en piste par ses mémoires, il écrit actuellement un scénario.

V.V. Tout d'abord, pourquoi moi, une moins que débutante, alors que, bien que vous soyez très convoité, vous n'accordez d'interviews qu'au compte-gouttes ?

M.B. Je me suis toujours battu pour des causes perdues : le sionisme, les enfants qui souffrent, les Afro-Américains... C'est un virus que j'ai contracté très jeune. Sinon, il est vrai que je déteste tous ceux qui essaient de s'immiscer dans ma vie privée. La célébrité a été la malédiction de ma vie de ce point de vue-là. Car avec elle vient la horde prédatrice des charognards de la presse, et son appétit pour l'obsécité ne connaît pas de limites. J'ai une haine particulière contre les paparazzi, ces misérables vautours qui écumant les égouts du monde avec leur appareil de photo. J'ai mené un combat sans merci contre ces faces de rat de paparazzi.

V.V. Et, à part moi, vous continuez aussi à vous engager pour les Indiens ?

M.B. Oui, ça n'est pas pour rien qu'on m'a collé l'étiquette du gauchiste viscéral. Aujourd'hui encore, toutes sortes de gens croient me faire plaisir en me parlant du drame des Indiens d'Amérique. Et pourtant la plupart ignorent tout des natifs américains. Si les gens faisaient preuve d'une semblable ignorance au sujet de l'holocauste, on les regarderait avec stupefaction. D'ailleurs, à mon avis, l'assassinat des Indiens constitue un crime contre l'humanité plus grand encore que l'holocauste : car non seulement il a coûté plus de vies, mais il s'est perpétué des siècles durant et sous certains aspects il continue encore aujourd'hui.

V.V. Et les Polynésiens ?

M.B. Je dois à Tahiti les plus beaux moments de ma vie. C'est sur le tournage des *Révolts du Bounty* que j'ai découvert Teti'aroa, l'atoll dont je suis devenu le propriétaire légal en 1966. A Tahiti, j'ai appris à vivre, même si j'ai compris que je ne serais jamais comme un Tahitien.

V.V. Venons-en à vos mémoires, pourquoi avoir publié un bilan de votre vie ?

M.B. J'ai du mal à réconcilier le garçon que j'étais avec l'homme que je suis devenu. Je suppose que toute l'histoire de ma vie est une quête d'amour. Qui suis-je ? Qu'ai-je

que chose là-dessous. Et ce qu'il y a eu en tout cas c'est des pensions alimentaires colossales, et assez d'ennuis pour abattre une cinquantaine d'hommes. Je me souviens du milieu de ma vie comme des années de la grande baise. Il m'a toujours fallu plusieurs femmes à la fois : c'était une sorte de garantie contre l'abandon. Je ne crois pas que l'homme soit fait pour la monogamie. Nos plus proches parents, les chimpanzés, ne sont pas monogames.

V.V. Nos frères les animaux... C'est le syndrome B.B. qui vous a atteint ?

M.B. J'ai toujours trouvé les animaux faciles à aimer : ils vous portent un amour inconditionnel et ne demandent en retour que votre affection. Je les crois plus intelligents que nous dans certains domaines. On ne rend pas assez justice à l'intelligence des porcs : ils peuvent apprendre à faire leurs besoins à l'extérieur. J'ai toujours eu l'impression que les animaux n'étaient pas fondamentalement différents des humains, et je les ai toujours traités en conséquence.

V.V. Vous vous en êtes inspirés dans l'exercice de votre art ?

M.B. Cela me fait rire d'entendre qualifier le cinéma d'art et les acteurs d'artistes. Rembrandt, Beethoven, Shakespeare ou Rodin, voilà de vrais artistes. Les acteurs ne sont que des fourmis au travail, ils triment pour de l'argent.

V.V. Pourtant, c'est votre métier...

Pour moi, jouer à toujours est un moyen au service d'une fin, une source de revenus pour laquelle je n'avais pas à bosser dur. La seule chose éreintante dans le métier d'acteur, c'est de devoir faire surgir et disparaître ses sentiments. Je n'ai jamais eu le virus de l'acteur. J'ai pris mon métier au sérieux, parce que c'était mon métier. Je me suis donné du mal parce que c'était ainsi que je gagnais ma vie. Mais mon métier m'a for-



«Les funérailles de Bobby Hutton. Un monde dont je n'étais pas...»

cé à vivre une vie fausse. Je ne crois pas avoir jamais aimé être une star. Je me tiens pour quelqu'un d'une race à part, à l'écart des autres acteurs. Je n'ai jamais eu le moindre respect pour Hollywood.

V.V. Alors que vous n'avez cessé d'alimenter la mythologie du star system ? A commencer par votre formation à l'Actors' Studio ?

M.B. Quand j'ai connu mes premiers succès, Lee Strasberg a voulu s'attribuer le mérite de ma formation. Strasberg était un arriviste qui s'est servi des gens de l'Actors' Studio : il a voulu se faire passer pour une sorte de prophète. Je passais parfois à l'Actors' Studio le samedi matin parce qu'Elia Kazan y enseignait et qu'il y avait là-bas beaucoup de filles mignonnes, notamment Marilyn Monroe. Mais Strasberg ne m'a jamais appris à jouer : c'est Stella Adler de l'Atelier dramatique de la New School qui m'a formé, et par la suite Kazan.

V.V. C'est Kazan qui vous a fait connaître dans *Un tramway nommé Désir* où vous jouiez une brute épaisse, un tas de muscles incapable d'aligner trois mots, un rôle

d'ailleurs auquel on continue de vous identifier.

M.B. On a laissé entendre en effet que, dans le Stanley Kowalski d'*Un tramway nommé Désir*, ce personnage insensible et brutal, je ne faisais que jouer mon propre rôle, alors que je suis son antithèse : je suis sensible de nature, moi.

V.V. Ça ne vous a pas empêché de vous battre plus souvent qu'à votre tour.

M.B. Ça n'a rien à voir. Aujourd'hui encore, quand je sursaute, je me mets instinctivement en garde, le poing prêt à frapper. Je ne tape plus les gens désormais, mais j'ai gardé l'automatisme de la position.

Mais revenons-en à Kazan. C'était un de ces très rares metteurs en scène qui savent quelle dose de liberté accorder à leurs acteurs. Il demeure de loin le meilleur directeur d'acteurs que j'aie rencontré. Il était passé maître dans l'art de manipuler les sentiments de ses comédiens. On ne retrouvera peut-être jamais un metteur en scène de son talent. Il n'avait pas son pareil pour inspirer ses acteurs, mais il fallait en payer le prix. Je lui dois tout ce que j'ai appris.

V.V. A part Kazan, quels réalisateurs estimez-vous ?

M.B. Bernardo Bertolucci : c'est un réalisateur très doué et d'une grande sensibilité, même si, à la différence de Kazan, il ne s'occupe pas de la construction des personnages. J'estimais aussi beaucoup Gillo Pontecorvo, qui m'a mis en scène en 68 dans un film que pratiquement personne n'a vu, *Queimada*. C'était un homme extraordinaire, bourré de talent, l'un des réalisateurs les plus sensibles et les plus méticuleux pour lesquels j'ai travaillé.

V.V. Qu'est-ce qui vous donne cette fameuse «présence» sur laquelle on a tant glosé ?

M.B. Mon insécurité affective, le fait qu'on ne m'a pas donné l'amour que je demandais, a dû m'aider dans mon métier. Mon jeu a sans doute bénéficié d'une intensité inhabituelle, inconnue de beaucoup de gens.

V.V. Vous êtes un mythe vivant. Sinon, seuls des acteurs décédés en pleine gloire, com-

me Marilyn Monroe ou James Dean, ont acquis le même statut.

M.B. Ah ! James Dean. Lors de notre première rencontre, il avait vingt ans et moi vingt-sept. Il m'a fait comprendre qu'il s'efforçait de m'imiter, non seulement dans mon jeu d'acteur, mais dans ce qu'il prenait pour mon style. Il se cherchait encore à ce moment-là, mais quand il a tourné *Géant*, il avait cessé de vouloir me copier. Jimmy avait tout pour lui. Il y avait en lui une présence et une fragilité qui donnaient envie de mieux le connaître. Il devait sa séduction à une blessure intérieure. On ne peut qu'imaginer l'acteur qu'il aurait été vingt ans plus tard : un des plus grands à mon avis.

V.V. Et Marilyn ?

M.B. Marilyn était un être sensible et incompris. On l'a souvent rabaisée, mais elle était bien plus clairvoyante qu'on ne l'a cru généralement. Elle avait une intelligence aigüe des rapports humains, le type le plus raffiné d'intelligence. Nous avons eu une liaison épisodique jusqu'à sa mort en 1962. Elle me téléphonait souvent et nous parlions pendant des heures. Notre dernier entretien a eu lieu deux ou trois jours avant sa mort. Elle ne m'a pas paru déprimée. Je crois que j'aurais senti si quelque chose n'allait pas. Elle est peut-être morte d'une surdose accidentelle de médicaments, mais j'ai toujours pensé qu'on l'avait assassinée.

V.V. Pour quoi vous passionnez-vous aujourd'hui ?

M.B. La méditation. En me cultivant, je pensais devenir plus intelligent, ce qui n'est pas vrai, je m'en rends compte aujourd'hui. La méditation m'aide à m'en accommoder.

Questions posées par V.V. Réponses tirées de :



Marlon Brando, avec Robert Lindsey. Les chansons que m'apprenait ma mère Belmond, août 1994, 379 pages, 139 FF



Marlon Brando à l'âge de neuf ans.



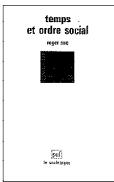
Alain Desrosières
La politique des grands nombres, histoire de la raison statistique
 La Découverte, 1993, 441 p., Frs. 64.40

Qui ne s'est, un jour ou l'autre, arrêté devant l'indice (mixte) du coût de la vie (base 1990=100) ?
 Qui n'a, un beau matin, songé aux terrifiantes conséquences du scénario principal 2A-86 de l'OFS ?
 Qui ne s'est, par un bel après-midi ensoleillé, arrêté sur la part des postes de l'actif au total des bilans de l'ensemble des banques et sociétés financières ?
 Qui n'est, un soir, resté songeur devant le compte des exploitations agricoles ventilées par type de culture ?
 Qui n'a, par une belle nuit d'automne, rêvé aux 764 tonnes d'oignons ou aux 2 678 tonnes de roses vendus en 1987 ?
 Moi.
 Par contre, Alain Desrosières...
 Passionné par la chose, il réussit le prodige de la rendre assez intéressante. Il montre comment on est venu à mettre sur pied une politique des grands nombres, comment les catégories statistiques se sont créées, comment le quantitatif est peu à peu apparu comme expression de la vérité. Replaçant les débats dans une perspective historique, de la statistique comme «science de l'Etat» au XVIII^e à la découverte des probabilités, Desrosières reconstitue les hésitations, les doutes, les controverses qui se sont faites sur des catégories aujourd'hui considérées comme évidentes : «population active», «chômeurs», «PIB»... Autant de catégories construites, parfois fragiles et aléatoires, en aucun cas «objectives». Un livre à lire par tous ceux qui pensent que le quantitatif, par essence, l'emporte sur le qualitatif. Bref, un livre qui compte.



Bernard Emé & Jean-Louis Laville (dir.)
Cohésion sociale et emploi
 Desclée de Brouwer, 1994, 285 p., Frs. 42.50

Un livre-débat sur les politiques actuelles de l'emploi et les perspectives d'avenir, qui contient notamment une critique très pointue (et très juste) des théories de Gorz sur le partage du travail («Critique des utopies du temps libre», par Daniel Mothé) et des critiques contre les «politiques» dites «d'insertion» (contrats emploi-solidarité, RMI, politiques de la Ville en France, ABM –pour Arbeits Beschaffungs Massnahmen– en Allemagne), dont on ferait bien de s'inspirer à l'heure où l'on parle beaucoup de «mesures actives» concernant le chômage ou de revenus minimum de réinsertion. L'expérience des uns pourrait être utile à la naïveté des autres...
 C'est donc un livre à lire d'urgence par toutes les personnes s'intéressant aux problèmes du chômage.
 A part cela, Laville et ses amis relancent le débat sur les services dits de «proximité», déjà entamé au cours d'articles dans la revue (catholique, mais sociale) *Esprit*. La proposition est de développer des services aux personnes, en partant des besoins des usagers et en mêlant bénévoles et professionnels pour les accomplir. Il s'agit, selon les auteurs, de définir une nouvelle économie solidaire, basée sur d'une part la construction conjointe de l'offre et de la demande par les usagers et les intervenants (salariés et bénévoles) et, d'autre part, de favoriser une hybridation des économies marchandes, non marchandes et non monétaires (bénévoles...). Un projet, ma foi, ni encore très clair, ni encore très convaincant.



Roger Sue
Temps et ordre social
 PUF, 1994, 313 p., Frs. 48.30

Le livre que Roger Sue a consacré à la «révolution du temps social» que nous serions en train de vivre, et qui a connu une certaine notoriété dans la presse, est totalement fascinant. Utilisant tour à tour les sondages-bidon, les citations tronquées, les raisonnements basés sur le «bon sens» et la soi-disant «évidence», construit comme une tour de marivage, *Temps et ordre social* est à la sociologie un peu ce que le Macdonald est à la gastronomie ou ce que la musique du *Roi Lion* est au Rock'n'roll.
 Je ne résiste pas à vous citer un passage coquin, qui montre l'étendue de l'auteur : «D'une part, de plus en plus (!) de pratiques du temps libre sont interclassées (!), même si subsistent des effets de "distinction" (P. Bourdieu, La Distinction, Paris, éd. de Minuit, 1979) (!) dans la manière de les pratiquer.» (p.116)
 Ceci dit, la technique de Sue fait envie. J'essaie. «La crise structurelle du capital (K. Marx, Le Capital, éd. Sociales, 1975) a cinq (S. Freud, Cinq psychanalyses, PUF, 1979) explications : le dépassement du salariat (on se souvient d'Yves Montand dans Le Salaire de la peur), l'éclatement du temps (selon un sondage publié dans Le Matin, 38% des personnes qui se lavent les dents à midi le font à une heure), la fin (depuis 20 ans) des trente glorieuses (J. Fourastié, Les trente glorieuses, Le Livre de Poche, 1979), les nouveaux rapports sociaux et tout ce qu'on n'ose pas dire dans les manuels (Emmanuelle Arsan, Emmanuelle, 10-18, 1967).»
 Pas mal, non ? (J.-P. T.)

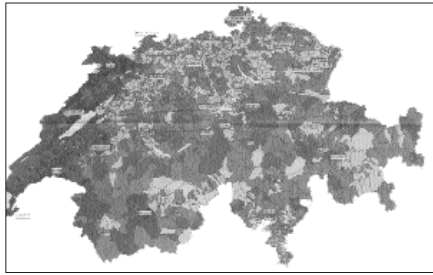
Apologétique française, continuation

UN jour, Emmanuel Todd a eu une idée : superposer la carte électorale et celle des systèmes de parenté. Depuis lors il court le monde en hennissant, comme dans la chanson de Jacques Brel. Après avoir expliqué ainsi la France, l'URSS et le monde, il aborde aujourd'hui le problème de «l'assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales». La thèse tient en peu de mots : il y a un tas de méchants et un seul bon.

Commençons par les affreux : les Etats-Unis sont au dix-septième siècle un pays de famille nucléaire où les fils ne sont pas égaux devant l'héritage. *Donc* cette société secrète aujourd'hui encore, malgré les apparences, les bonnes volontés et les quotas de noirs honnêtes dans les feuillets, une idéologie différentialiste, qui voit les groupes ethniques comme intrinsèquement séparés, en excluant tout mélange racial et en n'acceptant l'égalité démocratique qu'entre blancs, au départ minoritaires. Le féminisme, le gayisme et le multiculturalisme sont pour Todd de simples produits dérivés du différentialisme américain. La guerre des clans est là-bas toute proche, comme dans les films de Stalone. Plus modérée, la Grande-Bretagne, mère du monstre américain, pratiquerait un différentialisme de classe, où l'ouvrier est traité comme un sauvage menaçant et parle un sabir incompréhensible.

Le monde germanique n'est pas en reste. Ainsi ces cantons suisses et ces Länder allemands, de forme inégale et tarabiscotée, sont des marques d'arriération lorsqu'on les compare à l'égalité admirable et à la géométrie parfaite des départements français. L'Allemagne hérite d'un système de parenté autoritaire et inégalitaire, avec sa famille patriarcale, son droit du sol, son goût du sang si caractéristique, qui engendrent une attitude communautaire de recherche fusionnelle pouvant aller, en phase pathologique, jusqu'à la destruction physique des éléments allogènes.

Sonnez trompettes, couinez violons, voici venue l'heure de Marianne : «en France : l'homme universel est sur son territoire.» Dans toute la France ? Non, le paradis est parisien, puisque seul le bassin central présente l'idéal de la famille égalitaire et nucléaire, qui partage équitablement le domaine entre tous les fils et se répercute par conséquent dans une conscience universaliste (1). Alléluia, ce pays «de céréales, cathédrales gothiques, toits d'ardoise» (mais c'est du Barrès !) se remarque par son acceptation des mille différences entre les peuples, son amour pour l'égalité entre les sexes et la formulation incomparable qu'il a su donner à la théorie des droits de l'homme. Ah oui vraiment, comment peut-on ne pas être parisien ? (2) Après le bistrot transformé en «lieu de mémoire», voici un nouveau volume dans la très grande bibliothèque de l'apologétique française.



Application de la méthode toddienne à la Suisse : les résultats du vote sur l'Espace économique européen (6 décembre, au début des années nonante)...



...et la pluviométrie moyenne du pays : avouez que les concordances sont frappantes !

Incidemment, le lecteur aura compris que le racisme est donc –anthropologiquement, c'est tout dire– impossible en France. Remarquable permanence chez un auteur qui ne craignait pas de prophétiser en 1981 : «Le racisme, dans ce patchwork de mœurs et de coutumes qu'est la France, trouve un mauvais terrain. Son influence, sans être nulle bien sûr, ne peut guère s'étendre au-delà de quelques petits cercles d'intellectuels.» (Avant-propos de L'Invention de la France)

Quelques morceaux de viande dans le brouet

Assez ri. Tout n'est pas soch chez Todd, loin de là. Ses données chiffrées sont très souvent suggestives (à la 3^e génération, 84% des familles américaines d'origine hispanophone parlent anglais à la maison, voilà qui réduit le mythe de la «deuxième» langue des Etats-Unis à sa juste proportion).

A l'inverse de la plupart des discours politiques, ce livre a le mérite d'insister sur la responsabilité déterminante de la société d'accueil, sur la nécessité de mesurer l'intégration à long terme et de ne pas se braquer sur des conflits suivant de peu l'arrivée des populations migrantes (rappelez-vous les immigrations sont un phénomène récent pour les pays européens). A juste titre, Todd voit le premier facteur d'intégration dans l'école, publique et laïque, contre tous les enseignements séparatistes, selon la langue, la communauté, la religion ou la doctrine. L'étape suivante du raisonnement peut prêter à discussion raisonnable : dans la perspective toddienne, il n'y a qu'un seul lieu possible pour cette fusion des groupes : c'est la nation, et l'Europe n'est qu'un leurre qui désintègre l'identité col-

balisants, aujourd'hui rejetés dans les ténèbres extérieures. On se croirait revenu aux temps du christianisme universel, du marxisme-qui-voit-tout, du structuralisme hégémonique : ce n'est pas vraiment convaincant, mais c'est un bel effort.

Emmanuel Todd est un homme conséquent, il a su tirer les conclusions politiques de ses découvertes scientifiques : le mieux, c'est la France; la France, c'est Paris; et Paris, c'est son maire ! «Je considère qu'en termes de sociologie électorale Jacques Chirac (3) est virtuellement de gauche. Tout le RPR est entraîné vers la gauche par le retour à celle de l'idée de nation : celle-ci devient la dernière protectrice des humbles» (Le Monde, 19 février 1995).

Les déçus du chiraquisme sont programmés.

C. S.



Emmanuel Todd
Le destin des immigrés
 Assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales
 Seuil, octobre 1994, 330 p., Frs 44.90

- (1) Il faudrait tout de même se demander comment une structure familiale ancestrale, disparue généralement depuis plus de deux siècles, parvient à marquer encore les consciences au point d'expliquer la plupart des phénomènes sociopolitiques actuels ? Todd s'avoue d'ailleurs incapable d'expliquer cette transmission spontanée.
- (2) On notera page 271 une innovation historiographique d'ampleur : la politique raciste de Vichy est expliquée par l'accord armistice, qui regroupait sous la férule de Pétain des terres de tradition inégalitaire. En traçant la ligne de démarcation comme ils l'ont fait, ces nazis étaient vraiment diaboliques !
- (3) Si vous entendez désormais le Corrézien suprême s'essayer à des pentasyllabes comme «universaliste» ou «différentialiste», vous saurez à qui vous le devez...

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'avance du Tiers-Monde en Europe

Riz d'Italie (magasin) 1 kg

Riz blanc Magasins du Monde (pro. Vietnam)

Les Magasins du Monde importent du riz d'Italie, de la province de Vercelli, dans le nord-ouest de l'Italie.

Le riz est un aliment de base de certaines populations du Tiers-Monde souffrant de malnutrition. C'est pourquoi nous travaillons avec une partie importante de la population.

Riz blanc, Magasins du Monde, 1995, Frs 45.00

Penitentiagite !

DEPUIS des décennies (faut-il le déplorer ?), les grands courants de mode nous viennent des Etats-Unis. Le politically correct (PC) en est un et, comme tout le monde le sait, il touche de très, très, très près à la sphère des relations sexuelles. Ces braves Masters et Johnson sont vraisemblablement à ranger parmi les précurseurs : depuis leur avènement, plus question d'ignorer les réticences de son partenaire ou ses zones érogènes. Chaque orgasme non désiré peut mener à un procès public après une enquête détaillée et douloureuse, forcément. La même fureur de correctitude a bien sûr touché la littérature et le langage. Soit on fait du porno et on appelle une queue une queue, soit on parle de pénis, ou mieux encore d'organe sexuel mâle. Le corps est définitivement débarrassé de ses odeurs, de ses humeurs, de ses ridules et de ses capitions, de ses rondeurs et de ses raideurs, vive le corps hygiénique, mais où sont les vits d'antan ?

L'ouvrage de Piero Lorenzoni, *Histoire secrète de la ceinture de chasteté*, vient donc combler fort à propos un vide gênant. Il inaugure un style nouveau, le livre érotique PC. Pour ne pas aborder abruptement ce qui nous intéresse tous, le sexe -aaaaah-, il prend prétexte d'en faire étude historique, bibliographie fournie à l'appui. Le préambule donne le ton et met en garde les trop naïfs : «*Il n'est pas question de négliger l'usage qui en [la ceinture de chasteté] a été fait en tant qu'élément d'éducation sexuelle et de rigoureuse discipline, conformément aux principes de la morale et de la sainte Eglise Romaine. Cependant, si l'on prend en considération les inévitables exceptions, il est possible d'affirmer qu'elle représentait surtout un mécanisme raffiné capable de susciter des désirs voluptueux et de stimuler les plaisirs érotiques chez toutes les femmes et chez tous les hommes pourvus de sensibilité et d'imagination.*»

Tout le livre est à l'avenant. Blabla scientifiçant et citations trop brèves en constituant le corps mou, il n'y a pas là de quoi fouetter une chatte. Le seul qui a dû prendre son pied avec cet ouvrage c'est l'auteur, en lisant les textes dont il a extrait les citations. Stop cependant ! Un élément sauve le tout, c'est la riche iconographie qui va des plus anciennes ceintures datant du XV^e siècle aux plus récents modèles japonais. Comme dans un catalogue Veillon, chacun peut y trouver son bonheur, et les images sont assez précises pour permettre au besoin de demander au forgeron du coin d'en fabriquer une (ceinture de chasteté). Pour ceux que le sujet passionne, ne manquez pas lors de votre prochain dimanche en famille d'aller admirer celle exposée au Château de Grandson.

Cependant, ce n'est certainement pas en lui lisant la prose de Lorenzoni que vous dériderez les fesses de votre compagnon ou compagne de couche. Mieux valaient encore

ces livres d'aide à la confession qui vous énuméraient tous les péchés que vous auriez pu faire et oublier, et qui pour les septième et dixième commandements vous fournissaient une liste de perversions propres à faire pâlir le Rapport Kinsey.

I'm fixing a hole

Pour tous ceux qui ne se sentent pas concernés par la sublimation des pulsions, ceux qui vomissent la fausse pudeur, ceux qui aiment le stupre et la fornication; pour ceux qui manquent d'imagination, ceux qui ne savent

téressants», «*Incomparable dans les descriptions de ce que nous appelons le comportement sexuel humain.*» Ce n'est qu'une tentative avortée d'enfiler un cache-sexe à cet ouvrage majeur de la littérature érotique. Passée la préface, 74 pages fort érudites et passionnantes écrites par Jean-Jacques Pauvert, allons regarder la table



plus quoi inventer et ceux qui n'ont encore rien inventé, en cas de panne sèche, de manque de courage ou de solitude accablante, voilà 490 pages de journal érotique, voilà ce livre magnifique qu'est *Ma vie secrète*.

Si l'auteur en est resté anonyme, on sait qu'il est un Anglais de bonne famille, vivant à la fin du siècle dernier. A l'âge de 25 ans, à partir de son journal, il commence à écrire le récit de sa vie sexuelle. Il sera Walter, ses amours seront Charlotte, la cuisinière Brown, Camille et d'autres encore. «*Il en écrit de quoi remplir trois volumes de la Pléiade, six millions de caractères en anglais.*» Cette somme n'avait jusqu'ici été publiée qu'en anglais et dans des tirages confidentiels ou trop vite épuisés. Pour la première fois, elle est accessible en français, le premier tome est disponible chez Stock. Il est amusant de noter au passage, en page 4 de couverture, l'essai de l'éditeur de rendre l'ouvrage PC : «*un document historique des plus in-*

des matières : Volume 1, chapitre 1 : *Premiers souvenirs.* - *Une nurse érotique.* - *Dames au lit.* - *Ma pine.* - *Une gouvernante folâtre.* - *Cousin Fred.* - *Réflexions sur les parties naturelles.* - *Une femme colporteur.* - *Images obscènes.* - *Un bébé nu.* Et plus loin : Volume 2, chapitre 18 : *Les enfants de marchands de quatre-saisons.* - *Une petite fille, sa mère, et une essoreuse.* - *Une capote française envoyée chercher.* - *Les exploits d'un jeune vaurien.* - *Le linge de pratiques.* - *Un cul très ferme.* - *Invitation à l'anus.* - *Une vie étrange.* - *Une grossesse avancée.* - *Foutue pour un souverain et le plaisir.* - *Une créole.* - *Ma détesse.* - *Réflexions.*

Aussi merveilleux que l'énoncé de la composition d'un yogourt bifidus, mmmh, il ne reste plus qu'à ouvrir et à déguster, voluptueusement. Walter raconte par le menu ses premiers émois, ses angoisses sur la masturbation qui, si elle ne rend pas sourd, affaiblit; sa découverte du corps de la femme et de ses secrets, son dépeçage puis



l'épanouissement de sa sexualité. Tout est consciencieusement rapporté. Le rythme est soutenu et le contenu ne déçoit pas, servi qu'il est par une traduction savoureusement triviale : «*Pour gagner du temps, je promis de me retirer dans une minute. "Embrasse-moi" nos bouches et nos langues se réunirent. C'était comme de la magie. Une palpitation voluptueuse nous parcourut tous les deux, ma queue se raidit au maximum, un broiement sympathique de son con répondit. De nouveau nous étions au plus fort de la jouissance, foutant et déchargeant ensemble, l'avenir était oublié pendant que nous nous affaissions doucement. J'avais déchargé deux fois sans déconner.*»

Anonyme écrit là une ode au désir, au plaisir partagé et aux corps. De découvrir ainsi dévoilés, dans l'intimité d'un journal, les mystères de la sexualité masculine et de ses fantasmes, procure un plaisir troublant, osons le dire. Comme si la lecture permettait de se glisser un moment dans l'âme d'un homme. Vous avouerez-je aussi que je trouve par moments émuant de contempler, toutes nues, les crantes et les espoirs que crée chez nos compagnons ce petit bout de peau en plus ?

Et encore, si Walter ne fait pas preuve d'un respect très poussé de la réticence féminine, il fait montre de qualités trop souvent absentes chez les séducteurs contemporains : il est audacieux, tenace et courageux, courageux surtout, vertu essentielle. Car comme me le disait un de mes vénérés maîtres : «*Tout moment de passion commence par un acte de courage.*»

Consommez d'abord, penitentiagite après.

M.-N. N.



Piero Lorenzoni
Histoire secrète de la ceinture de chasteté
Zulma, avril 1994, 123 p., Frs 29.40



Anonyme
Ma vie secrète
Stock, sept 1994, 569 p., Frs 55.50

Nouveautés de 1994



Rolo Diez

Le pas du tigre

Gallimard, décembre 1994, 304 p., Frs 39.80
Existe-t-il une hiérarchie dans le polar ? Toujours est-il qu'avec *La Noire* les éditions Gallimard ont récemment donné une cousine à leur légendaire *Série Noire*, lançant cette collection qui abrite des textes plus ambitieux et s'ouvrant sur d'autres horizons que les traditionnelles, et

néanmoins palpitantes, rues de Manhattan. Ainsi ce roman de l'Argentin Rolo Diez, emprisonné puis exilé par la dictature, désormais établi au Mexique.

On dira pour la forme que deux enquêtes de nature policière, ne serait-ce que parce qu'un des héros est un policier, traversent ce livre et finissent par s'entrecroiser. Il y a la tentative de démantèlement d'un réseau de prostitution à l'échelle continentale dans lequel sont impliqués de hauts fonctionnaires portant l'uniforme, et il y a la démarche résolue d'une femme à la recherche de son petit-fils enlevé à sa naissance, après que son père grillé eut été tué par la police argentine. Deux enquêtes particulièrement touffues qui donnent surtout le bonheur heurté de voir mis en scène des personnages dont la destinée est aussi poignante que le meilleur suspense. Des personnages de l'Argentine d'aujourd'hui, plongée dans le chaos d'un régime ultra-libéral qui, s'il ne met plus la vie des gens en danger, ne leur octroie guère plus de dignité que ce ne fut le cas durant les années de dictature, avec cette lutte pour le pain quotidien qui affecte sérieusement le travail de la mémoire qu'ils jugent indispensable à leur survie. Des personnages dont la trajectoire est faite de compromissions ou de rendez-vous manqués avec l'histoire récente de leur pays et qui ne rient plus à cette vieille plaisanterie que les mauvais esprits n'hésitent jamais à évoquer : «*La meilleure affaire du monde ? Acheter un Argentin pour ce qu'il vaut et le vendre pour ce qu'il dit valoir.*»

Aguirre le flic, ancien gauchiste qui a cru pouvoir infiltrer la police, Samuel «Zizi Raccourci», militant communiste ayant tout tenté pour mettre de côté ses racines juives et contraint de gagner de l'argent, Maria Cristina, enfant martyr devenue prostituée de haut-vol n'aspirent qu'à ouvrir une boutique de lingerie, ou Mendizabal, l'ancien professeur universitaire ayant opté pour le statut financièrement plus lucratif de mendiant, sont autant de métaphores d'un pays dévasté qui refuse de se mettre à genoux. (G. M.)



Jack Goody

La culture des fleurs

Seuil, juin 1994, 627 p., Frs 72.90

Les Anglais aiment les fleurs. La preuve ? Voilà un professeur honoraire d'anthropologie sociale à Cambridge, Jack Goody. Après une longue et brillante carrière, à l'âge de 74 ans, il écrit un livre sur *La culture des fleurs*.

Mais attention, pas de méprise, ce n'est pas un guide de jardinage ou de botanique. A l'origine de cet ouvrage, il y a une observation sur le terrain : alors que dans notre culture, les fleurs accompagnent chaque acte de vie, on n'en trouve pas ou presque dans les cultures d'Afrique noire, pourquoi ? En commençant ses recherches, il constate que «*presque aucune littérature ethnographique ne s'attachait au rapport des usages pratiques et symboliques des fleurs dans les diverses sociétés humaines ni, moins encore, à la comparaison de ces usages et à l'amor- c'e d'un questionnement sur les déterminations matérielles et culturelles de cette distinction.*» Pour satisfaire sa curiosité, et la nôtre ainsi allumée, il écrit en définitive «*une histoire universelle de la fleur, de la préhistoire à nos jours.*» La tâche ainsi définie semble insurmontable, elle est menée à bien avec une culture et un brio étourdissants. *La culture des fleurs* est un de ces ouvrages -trop rares- qui ouvrent l'esprit. En refermant le livre, non sans un brin de vanité, on a le sentiment de mieux comprendre le monde. Sacrés Anglais ! (A.B.B.)



Marc Bressant

Un siècle sans histoires

De Fallois, janvier 1995, 245 p., Frs 30.70

Une variante de la malédiction de Toutankhamon : vers 1912 trois archéologues, un Français, un Allemand et un Turc, violent le temple de la déesse assyrienne Imsu, monstre belliqueux. Chacun des savants est atteint à sa manière et va contaminer son peuple entier. La suite est dans tous les manuels d'histoire. Les situations sont énormes, les personnages mythologiques (Guillaume II, Gulbenkian, Tzara, et j'en passe...), la boucherie de 14-18 obsessionnelle. On se croirait dans les bandes dessinées de Tardi.

Du haut de cette montagne de romanesque, Bressant veut nous rappeler la présence permanente de la guerre au cœur du vingtième siècle, malgré l'illusion d'optique engendrée par la guerre froide. L'idée mérite un détour, mais l'ouvrage lisse par la mineur des personnages, et la rapidité du propos. Sur la fin l'auteur, sentant l'écurie, va jusqu'à bâcler le nazisme et la deuxième guerre mondiale en trente pages. (J.F.B.)

A hauteur d'homme

AVANT qu'il me fût donné de découvrir ce livre si dense, ma première rencontre avec Bergounioux fut le contact d'une voix inconnue, singulière par sa tonalité, bouleversante par sa méticuleuse attention aux choses et aux gens. Invité d'une émission vespérale sur *France Culture*, l'auteur s'y entretenait de *C'était nous*, l'ouvrage qu'il a consacré aux destinées anonymes des habitants du canton le plus pauvre de la Corrèze, au tournant de l'autre siècle et dans la première moitié de celui-ci. Il racontait les siens. Or, qualité rare chez les prétendants aux «sagas familiales», malgré les sollicitations de son vis-à-vis l'écrivain s'interdisait avec un parti pris tout ascétique d'en révéler davantage sur ceux qu'il avait connus ou dont il avait directement ouï parler que ce qu'il croyait pouvoir en affirmer sur la base de confidences reçues et de traces épistolaires retrouvées. Il leur accordait le droit au silence quant aux aspects de leur vie sur lesquels ils n'avaient pas jugé utile ni souhaitable de s'exprimer. De l'auteur, j'ai par la suite appris que l'histoire des humbles de son pays forme la matière première de son œuvre et qu'il enseigne la philosophie à Paris.

A sa façon précise, étonnamment concrète, exempte du moindre jargon, le livre éclaire notre condition d'homme. Écrit dans une prose à ce point poncée qu'elle se réduit à l'essentiel (on songe immanquablement aux «fragments» par lesquels subsistent les bribes de maintes philosophies antiques), il se divise en deux parties égales. La première, intitulée *Points cardinaux*, renvoie aux expériences fondatrices de l'enfance : la détresse, le bonheur, l'éphémère, bref la prise de conscience, même incomplète-

«Nous sommes ce fugitif émoi en présence des choses.»

ment verbalisée, d'un être-aumonde; la seconde, *Résignation*, à la cristallisation plus tardive, sous le mode du souvenir et de la réflexion, de ce qui fut expérimenté là.

La place dans le monde, l'enfant l'a d'abord appréhendée relativement aux points cardinaux, à la résonance affective que chacun d'eux éveillait en lui. Il se souvient de départs en voiture avec son père ou sa famille pour des lieux, des activités, des sensations différents. L'ouest (vers l'Aquitaine) annonçait la fauteur, l'est (vers la gorge de la Corrèze sur quoi lui semblaient peser un automne et un crépuscule permanents) se chargeait pour lui toujours d'une irrépressible anxiété, le nord (qu'il ne découvrira qu'au moment des migrations professionnelles) demeurait un non-lieu : seul le sud (pays de la Dordogne et des pique-niques familiaux à la belle saison) lui fit goûter la douceur des choses et l'impondérable fuite du temps, le bonheur et, presque en même temps, la conscience de la fugitivité de ce bonheur. *«C'est toujours vers le sud, dit-il, (...) que palpite la promesse ou, plus simplement, désormais, le souvenir du bonheur.»*

Ce qu'il en est de nous

Devenu adulte, l'écrivain coagule sa réflexion sur quelques expériences plus particulièrement significatives. Celle, parfois, de l'extension subite du commerce qu'on a avec les choses, lorsqu'il nous semble recouvrer l'obscur mémoire d'un temps où nous faisons corps avec les éléments. Celle du «confinement» qu'il vécut enfant, quand il devait en

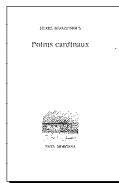
compagnie de ses parents visiter des vieux tellement fossilisés dans leur appartement et les fragiles balises d'objets maniaquement rangés que toute échappée vers le monde paraissait compromise. L'expérience du déménagement synthétise ces élans contradictoires de la pensée. Face à tout ce fatras entassé qu'il va falloir remuer, dont on s'encombre et se protège, on saisit l'exacte pesée de son maigre poids d'homme. On rêve de tout abandonner pour retourner au nomadisme. On comprend mieux le paradoxe de la condition humaine, «cette union monstrueuse de faiblesse et de besoins» (Hume), mesurable à la force que nous pouvons dépenser en une journée, et qu'il nous faut assortir «à l'aptitude extraordinaire que nous avons de nous représenter non pas tant ce qui est que ce qui pourrait être et d'en vouloir l'accomplissement». Et il conviendrait de se prémunir aussi contre toutes les «puissances ennemies» (elles ne sont point nommées mais on devine aisément quels cancers de l'âme ou du corps nous rongent, sans compter cette folie des hommes qui les pousse à se retourner sauvagement contre eux-mêmes : 14-18 a décimé les lignées dont est issu l'auteur...) qui conspirent à la ruine de notre être au cœur même duquel nous venons à peine de constater l'indépassable divorce entre ce que nous sommes *effectivement* en mesure d'accomplir et ce que nous ne pouvons nous empêcher de désirer.

Bergounioux possède une perception aiguë de notre finitude et de notre corporéité, ainsi que des limites étroites

desquelles s'inscrit pour nous la possibilité du plaisir et du bonheur. Il retrouve une sorte d'inspiration épicurienne, étrangère à toute visée eschatologique comme à toutes les téléologies laïcisées (sociales, politiques, scientifiques) que l'histoire moderne nous propose. Avec l'expansion du savoir et des techniques, nos moyens collectifs de comprendre et d'agir se sont tellement machinés qu'ils font souvent écran entre nous et ces vérités élémentaires. Mais par là même nous voici plus vulnérables. L'expérience de ces cinquante, sinon de ces dix dernières années, rend superflue toute illustration.

L'auteur clôt sa méditation résignée par l'évocation de l'endroit où il lui semble que «l'on peut accepter», où il lui serait accordé d'avoir «non seulement la notion, mais la sensation de ce que nous sommes, de notre place exacte, de ce qui nous échoit». Cet endroit pour lui se trouve au bord occidental de la montagne limousine, sur le plateau de Millevalches. On y caresse «le rude pelage de la planète, son échine de granit.» C'est là qu'il voudrait se traîner à la fin, sur «une lande ouverte à tous les vents où l'on verrait ce qu'il en est de nous et de tout et d'y être, avant d'avoir été.»

J.-J. M.



Pierre Bergounioux
Points cardinaux
Fata Morgana, décembre 1994,
48 p., Frs 16,90

Attentats au gaz Sarine



Milena Moser
L'île des femmes de ménage
Calmann-Lévy, 1994, 215 p., Frs 29.-

Après Fritz-la-Colère, voici un nouveau personnage helvétique emblématique : Irma-le-Doute. Cette Zweifel est une jeune femme pas très cline et un rien distroïlle que ses fonctions de femme de ménage vont amener à découvrir que la famille Schwarz cache, comme toutes les bonnes familles bourgeoises, un cadavre dans un placard. Le point de vue du domestique sur les possédants (ici un panorama varié, de l'entrepreneur en commerces homosexuels à la journaliste à succès culpabilisée d'avoir une esclave salariée) est toujours remarquable. L'intrigue est ingénieuse, qui voit Irma manipuler ses différents employeurs, mais les clichés punks et le style uniformément fade lassent vite.



Thomas Hürlimann
La cité satellite
En Bas, 1994, 167 p., Frs 26.-

Il y a dans ce livre un morceau de bravoure pour les écoles : le récit du train officiel des cérémonies 1991 en route vers le Tessin à travers les Alpes. Munificents, les CFF n'avaient attelé que des wagons-restaurants, incarnations du luxe pour les petits-bourgeois. Munificents mais distraits, les CFF avaient oublié que ces carrosses ne comportent pas de caginoasses. La description du gratin politique helvétique en proie aux besoins les plus pressants restera dans les annales.

Avertissons le lecteur : le décollage est très rapide. Partant de quelques récits d'enfance très rassurants, genre papa-prépare-son-discours-pour-le-Premier-Août ou la-première-apparition-du-pape-sur-la-nouvelle-télévision-familiale, Hürlimann junior vous entraîne dans une spirale centripète vers l'anéantissement, qui verra le narrateur finir dans un conteneur à ordures, après avoir rencontré l'inévitable pentalogie suisse-allemande : boulot-proprio-bistrot-VW-hostio. Recueil de nouvelles parues dans divers journaux, *La cité satellite* se donne pour ambition de «commencer dans des jardins tirés au cordeau pour se hisser ensuite vers le balbutiement d'images de notre époque zappesse, une sorte de vol de la dramaturgie du dix-neuvième siècle vers celle du vingt et unième». Le résultat est parfois nébuleux, souvent vertigineux, comme «L'heure fédérale sur le Titanic», métaphore de la modeste mais vaillante participation helvétique au grand naufrage universel.



David de Pury
Revitilisations
L'Age d'Homme, 1995, 28 p., Frs 69,40

David de Pury, le sémiologue co-directeur du trust Asea-Brown-Boveri, s'essaye avec cet opuscule à la genre qu'il n'avait point encore touché : une poésie, ici traduite de l'allemand. Le résultat, est il faut le dire, navrant; par exemple «*Va, petit navire de l'entreprise / Prêt à affronter toutes les brises / Que sur ta fine étrave / Un jour se brisent toutes les entraves*». Comment un éditeur que l'on croyait sérieux a-t-il pu sortir une telle incantation idéologique ? (J.-E. M.)

Voyage au bout de l'ennui

Patience, on va mourir

«**V**ENDREDI soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail. On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans. A un moment donné il y a une connas-se qui a commencé à se déshabiller...» L'incipit donne le ton, glauque. Le héros de ce roman, analyste-programmeur de trente ans dont la vie après un démarrage chaotique n'est plus qu'une succession de déceptions banales, découvre sans effroi mais avec certitude «la sensation de l'universelle vacuité». L'occasion de nous faire partager l'approche d'un désastre que l'on pressent douloureux, vaste et définitif.

Les anecdotes qui composent ce récit romanesque sont autant d'occasions pour le narrateur de nous offrir ses réflexions et ses impressions

**«Good times are coming
I hear it everywhere I go
Good times are coming
But they're sure coming slow.»**
(Neil Young)

sur les grands et les petits (mais en existe-t-il ?) problèmes de l'existence. Même si l'angoisse, voire le dégoût, semblent prendre le dessus, notre héros, sporadiquement, reste à l'affût d'un geste de la part de ses semblables, il attend, de moins en moins, mais il attend. Jusqu'au jour où il constate, simplement : «Par-fois ont lieu des conversations haletantes, traitant d'aspects généraux de la vie; parfois aussi, une étreinte charnelle se produit. Bien sûr on échange des numéros de téléphone, mais on se rappelle en général peu. Et même quand on se rappelle, et qu'on se voit, la déillusion et le désenchantement prennent rapidement la place de l'enthousiasme initial. Croyez-moi, je connais la vie; tout cela est parfaitement verrouillé.»

Restent quelques souvenirs, tous ces instants que l'on crée et qui paraissent si riches parce qu'on croit à l'existence d'une autre vie. Il y a Véronique qu'il regrette d'avoir rencontrée. Une femme dont il a partagé l'existence, mais qui est tombée entre les mains des psychanalystes. «*Sous le couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain. Impitoyable école*

d'égoïsme, la psychanalyse s'attaque avec le plus grand cynisme à de braves filles un peu paumées pour les transformer en dignobles pétasses, d'un égoïsme délirant, qu'un légitime susciter qu'un légitime dégoût. Mesquinerie, égoïsme, sottise arrogante, absence complète de sens moral, incapacité chronique d'aimer : voilà le portrait exhaustif d'une femme analysée...» Un soir, en rentrant de sa séance, elle avait noté cette phrase de Lacan : «Plus vous serez ignoble, mieux ça ira.» J'avais souri; j'avais bien tort. Cette phrase n'était encore, à ce stade, qu'un programme; mais elle allait le mettre en application, point par point.»

Rien n'est épargné par Houellebecq. Pas de doute, nous sommes entrés dans l'ère du sous-vide : relations, travail, nourriture... tout est

aseptisé, il semble qu'il n'y ait plus qu'à se laisser couler. Et pourtant, sous des allures d'immense dérive, ce roman a, par son humour et sa violence verbale et saccageuse, quelque chose de revigorant. Houellebecq nous avertit que le temps n'a pas pitié de nous et que la mort marque des points. Nous sommes tous des acteurs fatigués, il est donc urgent de changer de rôle et de lire Houellebecq pour s'efforcer de rester vivant. M.T.



Michel Houellebecq
Le nouveau vendredi
Extension du domaine de la lutte
Maurice Nadeau, 1994, 181 p., Frs 34,20

Scandale dans les médias européens :

Une fois de plus, le Nouveau Quotidien brise un embargo !

LE NOUVEAU VENDREDI

AVRIL ET SES POISSONS

Faisons un constat, rigoureux au regard des statistiques, le 30 avril génère chaque année un pic de ventes de journaux en France. Au milieu de la nuit, des milliers de personnes se réveillent et se précipitent sur leur lit pour lire le journal.

Le Nouveau Quotidien, 31 mars 1995



Grand jeu de l'été : Etes-vous «Fundi» ou «Réalo»?



NE reculant devant aucun compromis pour fidéliser nos lecteurs, nous vous offrons ici un jeu divertissant et instructif qui vous permettra de mieux connaître vos penchants profonds et inavoués tout en vous amusant.

Après avoir lu chaque question, choisissez la réponse qui reflète le mieux votre manière d'agir. Répondez le plus spontanément possible et sans lire les résultats à l'avance.

A Vous utilisez une boîte de thon à l'huile d'olive pour faire votre plat favori, Spaghetti au thon et petits pois, que faites-vous de l'huile qui reste dans la boîte :

- 1) Vous la recueillez soigneusement dans un récipient et vous l'apportez à la récupération de l'huile usée.
- 2) Vous la mettez dans votre compost car tout ce qui vient de la terre doit retourner à la terre.
- 3) Vous la videz dans l'évier en y ajoutant de l'eau chaude et du détergent pour pas que ça encrasse les tuyaux.
- 4) Vous n'utilisez jamais de thon en boîte, ni d'autres aliments en boîte d'ailleurs.

B Le dimanche matin, vous allez acheter votre Matin vitaminé orange :

- 1) En voiture, afin d'éviter de respirer de l'air trop frais.
- 2) En training après avoir fait votre jogging dominical.
- 3) Vous l'empruntez le matin et le rapportez le soir.
- 4) Vous ne l'achetez ni ne le lisez jamais, car il n'en vaut pas la peine et n'est pas imprimé sur du papier recyclé.

C Pour vos vacances, vous avez prévu de :

- 1) Rester chez vous et faire des promenades à pied ou à vélo dans les environs.
- 2) Aller au club med, c'est plus simple avec des enfants.
- 3) Partir en camping avec un groupe de copains.
- 4) Retourner comme chaque année sur la Costa Brava.

D Quels sont vos moyens de locomotion ?

- 1) Avoir une voiture pour chacun dans la famille simplifie bien la vie.
- 2) A côté de votre voiture grande et très pratique, vous avez une moto pour les petits déplacements.
- 3) Vous allez surtout à pied, à vélo et en train, mais cotisez à une coopérative automobile pour le cas où...
- 4) Vous allez à pied, à vélo ou en transports en commun et vous ne vous rappelez plus quand pour la dernière fois vous êtes monté dans une voiture.

E Le feu est rouge, vous êtes à vélo et la voiture qui est à côté de vous n'a pas éteint son moteur, que faites-vous ?

- 1) Vous intervenez énergiquement en tapant sur le capot de la voiture pour que l'automobiliste irresponsable comprenne son erreur.
- 2) Vous maugrétez, vous bouchez le nez ostensiblement, tousssez; vous

culpabilisez ainsi l'automobiliste responsable qui s'empresse d'arrêter son moteur.

- 3) Vous-même n'oubliez jamais d'éteindre votre moteur pour autant qu'il y ait trois voitures devant vous, cela fait partie de la liberté et de la responsabilité de chacun mais jamais vous n'interviendriez pour faire arrêter un moteur.
- 4) Ça ne vous est jamais arrivé car quand vous sortez sur votre mountain bike vous n'allez que sur les petits chemins de montagne.

F Vos Birkenstock, vous les portez :

- 1) Ah ça, jamais vous n'en porterez, qu'on se le dise !
- 2) Les Birkenstock, c'était à la mode l'an dernier, cette année, vous porterez plutôt des sandalettes en plastique transparent.
- 3) Tout le temps, hiver comme été, dedans comme dehors.
- 4) A la maison en toute saison, et dehors en été.

G En combien de tas différents triezy-vous vos déchets ?

- 1) En comptant la poubelle normale, le papier, le carton, les boîtes en fer blanc, l'alu, le verre trié par couleurs, le pet, les piles, le vieux pain pour les lapins et le compost, cela fait 10 poubelles différentes.
- 2) Une petite poubelle par mois et le compost.
- 3) Bon, la poubelle normale, le verre, l'huile et le papier ça donne déjà beaucoup de boulot, alors j'en reste là.
- 4) Vous voulez savoir quoi au juste ?

H Vous achetez votre lait :

- 1) Une fois par mois, en briques UHT : ça facilite la vie.
- 2) Pasteurisé en paquets souples et en briques pour la réserve.
- 3) Pasteurisé en bouteilles consignées.
- 4) En vrac à la laiterie.

I Le repas terminé, vient l'heure de la vaisselle :

- 1) Vous la mettez dans la machine après avoir brièvement rincé chaque assiette à l'eau courante.
- 2) Vous la lavez à la main,

à l'eau courante.

- 3) Vous faites la plonge comme au bon vieux temps et les convives aident en général à essuyer.
 - 4) Vous vous en voulez encore d'avoir acheté une machine à laver la vaisselle quand votre troisième enfant est né, cependant vous avez choisi un modèle qui consomme peu d'eau et vous ne l'utilisez que rempli au maximum.
- J Pour ne pas consommer trop d'énergie grise :**
- 1) Tous vos appareils à interrupteurs internes sont débranchés lorsque vous ne les utilisez pas.
 - 2) C'est quoi de nouveau cette histoire ?
 - 3) Vous avez lu des rapports qui expliquent que l'on consomme encore plus d'énergie en allumant et en éteignant les appareils que en les laissant en stand by.
 - 4) Vous éteignez consciencieusement tous vos appareils électriques, et débranchez les plus gourmands, quand vous y pensez.

Relevez le nombre de a, f, © et ø que vous allez obtenir en vous aidant de la grille ci-dessous :

Question	1	2	3	4
A	â		©	ø
B	©	â		ø
C	ø	â		©
D	©	â		ø
E	ø		â	©
F	â	©		ø
G		ø	â	©
H	©	â		ø
I	©	â		ø
J	ø	©	â	

Résultats :

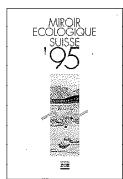
Vous obtenez un maximum de a : Intellectuel de gauche bon teint, vous avez compris depuis un moment déjà que l'écologie n'était plus vraiment à la mode, faut-il vraiment la jeter au panier ? Pour éclaircir vos idées, lisez le *Miroir écologique suisse 95* de Laurent Duvanel et Sylvain Goujon, et aussi l'*Atlas de l'écologie* de Dieter Heinrich et Manfred Hergt

Vous obtenez un maximum de © : Consommateur gaspilleur, heureusement que vous tenez *La Distinction* dans vos mains, c'est une petite lueur d'espoir dans le noir. Pour vous accompagner sur le chemin de la prise de conscience, inscrivez-vous à la *Ligue Suisse de la Protection de la Nature* (LSPN) et à l'*Association transports et environnement* (ATE). Lisez aussi sans plus tarder le *Miroir écologique suisse 95* de Laurent Duvanel et Sylvain Goujon

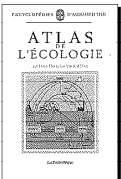
Vous obtenez un maximum de f : Bien, bien, vous êtes un «réalo» pure souche et vous savez marier à merveille vos besoins et votre bonne conscience. Attention tout de même à ne pas glisser sur la pente savonneuse de l'opportunisme. Pour vous aider à tenir la ligne, rafraichissez-vous les idées en lisant le *Miroir écologique suisse 95* de Laurent Duvanel et Sylvain Goujon, et l'*Atlas de l'écologie* de Dieter Heinrich et Manfred Hergt, puis délasssez-vous en lisant et en regardant les dessins de Bruno Manser dans son livre *Voix de la Forêt pluviale*.

Vous obtenez un maximum de ø : Vous êtes un «Fundi» et vous n'avez pas besoin de faire ce test pour le savoir. Tout de même, n'oubliez pas d'arrondir les angles de temps en temps. Vous avez bien sûr lu tous les livres dont je parle plus haut. Vous avez apprécié la richesse et l'actualité des données présentées dans le *Miroir écologique suisse 95* de Laurent Duvanel et Sylvain Goujon et certaines de leurs informations vous en ont appris de bien belles ! Vous aimez beaucoup les dessins en noir et blanc et en couleur qui illustrent *Voix de la Forêt pluviale* de Bruno Manser. Vous en lisez régulièrement des passages car son témoignage sur le peuple des Penans vous a profondément touché, il représente une sorte de métaphore de notre société et la perte de savoir-faire et de savoir-être qu'implique l'accès à la technique.

A.B.B



Laurent Duvanel & Sylvain Goujon
Miroir écologique Suisse
Zoé, 1994, 158 p. Frs 34.50



Dieter Heinrich & Manfred Hergt
Atlas de l'écologie
La Pocholtheque, 1993, 284 p. Frs 24.30



Bruno Manser
Voix de la Forêt pluviale
Georg, 1994, 315 p. Frs 39.-

Chez Dodo et Benêt

L'affaire est grave, et m'oblige, une fois n'est pas coutume, à entrer dans quelques considérations intimes. Si l'on tient compte :

- 1) que je suis insomniaque;
- 2) qu'une sélection hygiénique, à défaut d'être rigoureuse, m'a familiarisée avec les films inutiles, ou imbéciles, ou prétentieux, ou insipides, sans oublier tous les «pseudo» (philosophico-exotico-rigolo...);
- 3) que, par acquit de conscience, je ne quitte pas la salle à l'entracte, malgré un éventuel ennui ou agacement, on peut en conclure sans risque d'erreur que je ne m'endors jamais au cinéma.

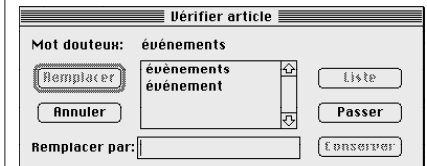
Comme la vision de *la Cité des Enfants Perdus* a réussi à tromper cette vigilance pour susciter cette sympathie. Bon, d'accord, je ne peux pas vraiment juger puisque j'ai manqué un gros (pour ne pas dire bon) morceau de la seconde partie, mais j'en ai assez vu pour savoir que la seule chose de bien dans ce film, c'est la voix du cerveau, ce qui n'a rien d'étonnant puisque c'est celle de Trintignant. Le reste est moche, gras, grossier, pauvre, facile et désolant. Et je ne veux pas allonger la liste.

Bref, je croyais l'affaire classée et n'envisageais même pas de vous en parler ici, quand «on» m'a dit que d'aucuns auraient, paraît-il, apprécié *la Cité des Enfants Perdus*. Je dis bien «on» et je prends des gants pour vous en parler, dans la crainte de livrer à la hargne du cinéphile ordinaire le vil délateur qui m'a rapporté cette appréciation (sans la partager, bien sûr). Comme j'ai de la peine à croire à cette affirmation diffamatoire, j'en appelle à vous, lecteurs, pour savoir si l'inimaginable est possible et s'il y a bel et bien des gens pour confirmer ces propos. Car, d'après ce que j'ai pu voir et entendre, les rires de mes compagnons d'infortune (nombreux ce soir-là) n'ont guère tardé à se tarir et leurs mines n'étaient guère plus éveillées et réjouies que la mienne à la sortie.

Un conseil par conséquent : épargnez-vous cette épreuve et faites ainsi une bonne action en participant au flop de Dodo et Benêt, qui, avec un peu de chance, les ramènera sur terre, ou plutôt sur la lune de *Delicatessen*. (V. V.)

Commission permanente de réforme orthograph^{hic} et syntax^{hic}

Question : quel accent sur le deuxième E d'EVENEMENT ?
Réponse : accent aigu au singulier, grave au pluriel



Correcteur orthographique du logiciel XPress

Question : quel temps à la suite d'APRES QUE ?
Réponse : le passé surcomposé à double auxiliaire.

mier tour. La séquence d'un Seguin courtois laissant la parole à Mlle Laguiller après que Juppé a eut claqué la porte sur le nez de Le Pen, coûtera peut-être à Chirac

Philippe Souaille, TV Guide, 6 mai 1995

(Annonce)

Evacué du centre culturel de Primerose, l'Espace autogéré de Lausanne est en sursis au chemin de la Colline. Ses animateurs cherchent des soutiens financiers.

**Association du Zéro
CCP 10-88523-8**

[Partir, me disais-je, partir pour changer une vie qui dérapait, insatisfaisante et grise.

Le CICR m'avait déboutée, car mon expérience de la vie n'était pas assez grande. Médecins sans Frontières m'a acceptée, d'abord en Suisse, mais mon maigre CV est parti à Paris.

Puis, un jour, le téléphone, et le départ est prévu sur les traces de Marco Polo. Il fallait apporter un soutien médical à la population civile de l'Afghanistan occupé par les troupes soviétiques, dans une région du nord-est, contrôlée de fait par le Jamiat Islami.

Au cours d'un bref séjour à Paris, je rencontre mes camarades de route, quatre hommes et trois femmes. Paul, médecin anesthésiste, la quarantaine, décidé et ambiteux, militaire et plutôt soupe-au-lait; Allan, médecin écossais, la soixantaine, renfermé, au bord de l'alcoolisme, prêt à tout et à rien; Emile, jeune infirmier, parlant beaucoup et très vite; Philippe, infirmier belge, semblant rêveur et sympathique, il fait son service civil; Marguerite, infirmière, a déjà travaillé dans les camps de la frontière thaïlandaise, très myope, trop grosse et pleine de vie; Marjolaine, délicate infirmière, effacée, n'a pas l'air de savoir ce qu'elle se veut; Marie-Andrée, jeune infirmière hypermaquillée et déléguée, qui fait des foires terribles et qui ne donne pas l'impression de pouvoir faire une mission pareille.

Puis, un jour, le départ...

29. 4. Karachi, deux heures du matin

Nous sommes les seuls à descendre de l'avion. A Paris, on nous avait pourtant assuré : «Vous verrez, il y a tellement de monde dans l'aéroport que personne ne vous remarquera. Passez la tête haute avec vos sacs, entre les douaniers, tout ira bien.»

Un immense hall violemment éclairé par des néons glacés, de petits bureaux tout le long du couloir que nous devons franchir. Derrière chacun de ces bureaux, deux hommes en uniforme nous observent...

Tous ces médicaments sont pour les réfugiés des camps de Peshawar. On nous laisse passer.

Une chaleur folle depuis six heures. Assise devant l'aéroport sur les 240 kilos de médicaments, je plane à écouter les bruits, presque familiers : klaxons, voix fortes, odeurs, comme en Inde, ou presque. J'ai déjà l'impression d'être là depuis longtemps. Alex nous inquiette, il va peut-être nous faire un *del trem*. Espérons que ce ne sont que des idées fausses. Je retrouve les rickshaws avec un plaisir immense, les camions tous peints ! Les gens nous dévisagent déjà avec beaucoup de curiosité; c'est vrai que les bagages vert militaire énormes sont un peu voyants. Bu un thé dans un resto mal climatisé.

Enfin, à quinze heures, l'avion pour Peshawar : plein, plein d'Afghans, nous seuls Européens ou presque, croulant sous les bagages... *Ladies and Gentlemen, we are going to land in Peshawar in half an hour, Inch Allah.* Premier contact avec l'Islam. A Peshawar, on nous attend à l'aéroport.

Ciel gris, montagnes profilées à l'horizon, impressionnant. Emile et Marjolaine vont bien, leur histoire avancée - gentiment ! On me plaisante toujours pour mon accent suisse. Je vais le perdre, s'ils continuent tous !

30. 4.

Journée à tourner dans le fabuleux bazar de Peshawar : acheté une tenue locale, des sandales et des bracelets. J'enfile un *chadri*, le tchador afghan : vivre là-dessous me semble bien impossible, mais, si ça peut nous aider... Nous mangeons chinois et fumons du haschich pour la première fois : tout le monde s'y met, le soir à la veillée...

Premier mai : fête nationale

Presque tout est fermé, mais le bazar grouille. J'achète de l'ambre gris, je remarque des gens splendides : ils le sont d'ailleurs tous ou presque. Curieux, provocateurs, jamais indifférents. Une femme seule, ici, à découvert, ne tiendrait pas longtemps. On est bouffées du regard, et des mains, dès qu'on met un pied hors de l'hôtel. Je me console en me disant que de ma vie je n'ai jamais été autant regardée. C'est à choix, soit on se sent un animal curieux dans une vitrine, soit, délire personnel !, on se sent belle et désirable. Sentiments très ambigus.

Je suis à l'hôtel, tranquille, avec une cour intérieure pleine de plantes et d'oiseaux (style héron huppé bleu) qui caquettent et tournent en rond. Je ne sais pas si leur démarche saccadée est calquée sur celle des serveurs, mélancoliques, ou si c'est le contraire. Quelques appels rauques et incompréhensibles, des klaxons au loin, ou de l'autre côté de la rue. Ça roule à gauche ici, vieux reste de l'Empire britannique. Il faut s'y faire et ne pas se tromper : ils rigolent bien quand ils te voient courir devant leurs rickshaws, mais ils riraient encore plus s'ils pouvaient t'écraser ! Nous avons pris contact avec les Afghans. On partira d'ici dix ou quinze jours - cela dépend aussi de la situation politique au nord du Pakistan où il y a d'importants combats tribaux, avec morts et blessés.

2 mai

Bazar. Je flâne un peu, achète des boucles d'oreilles. Ces musulmans me tapent sur le système à toujours essayer de me peloter.

3. 5.

Visite à Pacha, un haut dignitaire afghan, qui nous reçoit chez lui. Sa sagesse m'impressionne. Il nous parle du temps où il vivait à Kaboul, probablement riche no-

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

En décembre 1979, ce qui s'appelle encore l'Union soviétique, envahit l'Afghanistan, pour réinstaller au pouvoir ceux qui venaient d'en être chassés par un coup d'Etat. La main armée du pouvoir brejnevien déclinant tente (vainement) de contrôler un pays qui a de tout temps mis la rébellion et la guérilla au centre de sa culture politique.

Dans le contexte d'une guerre froide plus ou moins détendue, l'invasion est perçue comme un progrès de l'impérialisme soviétique. Les Etats-Unis arment les résistants afghans, réfugiés pour la plupart au Pakistan. D'une manière moins évidemment agressive, Médecins sans Frontières fait passer son personnel médical dans les zones échappant au contrôle soviétique.

En 1983, Minna Bona travaille ainsi six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous commençons à publier, avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...



Atlas Vidal-Lablache, édition de 1895

table, de sa fuite avec une partie de sa famille, de son désir de retourner au pays pour y mourir, *Inch Allah* ! Nous entreposons les médicaments chez lui, après les avoir achetés à la pharmacie (étonnante, d'ailleurs). Le pharmacien aime l'argent d'une façon obscène et fascinante.

Au bazar nous changeons des monceaux de dollars. Assis sur une pile de tapis, nous surplombons la foule grouillante qui circule parmi les échoppes, du thé vert très sucré et constamment renouvelé dans nos verres Duralex. Il nous a ensuite fallu deux heures pour recompter les roupies, un sac plein !

4. 5.

Chez Pacha, on déconditionne tout l'après-midi. [Tous les médicaments étaient en emballages individuels, pour les transporter, il a fallu les vider, pilule par pilule, dans de grands pots plastiques, économisant ainsi de la place.] Le soir, j'ai faim. Depuis hier, légères diarrhées : la turista, déjà.

6. 5.

Je me réveille malade : vertiges, diarrhées. Je reste au lit jusqu'à deux heures, puis je vais chez Pacha et travaille dur jusqu'à dix-neuf heures. Au retour, j'ai un malaise. Evanouie sur le bord de la route, on doit me reconduire jusqu'à l'hôtel. Je ne me souviens de rien, diarrhées et vomissements, me rendent faible à en crever.

7. 6. [sic]

Journée au lit. toujours aussi faible, pas d'énergie, j'ai mal partout, je n'ai plus envie de rien. Le soir, ça va un peu mieux, bien que je sue à grosses gouttes. Ça passera, mais je n'ai pas la mine du vainqueur. Je sors tout de même, quelques pas...

8. 5.

De nouveau claquée, je dors toute la journée. Question rendement, je ne suis pas trop efficace et ça me gêne par rapport aux autres. Je vais essayer d'aller chez Pacha. Des mujahiddins inconnus ont besoin de chirurgiens (cent blessés dans la région de Mazaar-i-Sharif, où se trouve le tunnel de Salang, point d'entrée des Soviétiques en Afghanistan par la route). Nous ne pouvons rien faire pour eux. C'est difficile de leur faire comprendre que nous allons à un endroit précis et que nous ne sommes pas équipés pour la chirurgie. La nuit passée, j'ai rêvé d'une attaque de Russes, rêve fréquent ces jours.

9. 5.

Déconditionnement, boulot, boulot; des milliers de gélules me passent devant les yeux. Nous voyons les gens de la Croix-Rouge, qui nous invitent au Swiss Bar, si on veut y aller.

Le soir au restaurant, on nous sert des cuisses de moutons entières, une spécialité pakistanaise.

10. 5.

RePacha ! Il nous offre chaque jour à manger comme des rois. On continue à déconditionner des tas de gélules. Marre de l'Ethambutol ! Il fait 40 degrés, c'est presque invivable; vivement qu'on bouge !

11. 5.

Orage mémorable ! Jamais vu ça ! Une heure de grêle, des arbres arrachés partout, un mètre d'eau dans les rues et les gens le prennent en souriant... incroyable. Le soir, j'achète une superbe robe de mariée afghane et je visite des coins incroyables du bazar. Nous examinons une Afghane anémique et nous rencontrons un commandant de mujahiddins qui part pour Mazaar-i-Sharif. Mais les violents combats sont trop dangereux pour nous.

Le soir, nous allons aux carrousels : la grande roue tourne grâce à la force de quelques mecs qui se lancent et se suspendent aux nacelles. Je sens que je vis des moments extraordinaires, que je rencontre des gens étonnants, mais tous ces regards me pèsent parfois.

12. 5.

Redéconditionnement. Ça devient banal, les pouces saignent, on est blindés. Les mecs ont été voir Rabbani, un dignitaire afghan, nous les femmes au turbin. Enfin, on commence à voir la fin. Ça fait un bon paquet de colis. Nous n'avons toujours pas de réponse pour les mules. On doit partir entre le 25 et le 28 mai. Ça devient un peu longuet, quand même

14. 5.

Nous revoyons les Afghans. L'un d'eux, haute personnalité, a des rides de sourire ! Nous examinons une dizaine de mujahiddins, amputés, infectés, un jeune de 16 ans, peut-être tuberculeux, est un phénomène : une balle lui a traversé le rein du côté latéral droit et est ressortie de l'autre côté de la colonne. Un impact impressionnant et pas de troubles nerveux ! Un autre jeune a la main broyée...

Nous dinons avec eux, à l'afghane, délicieux : brochettes, pommes de terre en sauce. Ils ne sucent pas leur thé, mais suçotent des bonbons en buvant. Ils sont si chaleureux et reconnaissants que j'en suis gênée...

Le soir je rencontre un Italien fou, qui traîne depuis deux ans au Pakistan, ne parle qu'italien et veut rentrer à Milan. Je l'aide tant que je peux, mais il semble ne pas comprendre que je veux l'aider. Etrange rencontre : il travaille sur des chantiers pour vingt roupies par jour ! Je ne peux pas plus l'aider, s'il ne veut pas ! Il a soixante-deux ans et ne veut pas écrire à sa famille. Ce n'est pas mon problème, mais tout de même, un demi-compatriote, ça me touche.

J'achète une bague en argent avec un lapis-lazuli et un collier qui me flanque des allergies ! Tous les jours on va boire dans une boutique de grands jus de bananes, d'oranges ou de mangues.

15. 5.

Dix heures du matin, il fait quarante degrés. La sueur dégouline, les habits collent à la peau, chaleur, bruit. J'aime toujours me plonger dans cette ambiance mais je râle de plus en plus pour les mains au cul ! Vivement l'Afghanistan.

Bossé chez Pacha, sans entrain. Allan fait la gueule, Paul, avec ses théories est un peu casse-pompes. Emile et Marjolaine sont sur une autre orbite. Il reste Marie-Andrée et Marguerite et Philippe avec qui je me sens super bien. Pourvu que ça dure ! Le soir, rendez-vous avec un Pakistanais chrétien qui veut aider l'Italien. On verra si on peut faire quelque chose !

16. 5.

Rien de bien nouveau : bazar, chez le changeur. Il trône devant son coffre-fort, sur une pile de tapis anciens et manie les billets comme des jouets ! Une incarnation du pouvoir du fric...

Maintenant, nous déconditionnons des ampoules, pour les mettre sur un lit de coton dans des boîtes; j'en ai de plus en plus marre. Un toubib de l'Aide Médicale Internationale, de retour du Panjir apporte des nouvelles : gros combats partout, difficile de savoir si on pourra passer. Un peu de peur au ventre ce soir après toutes ces nouvelles. Je pense à mes chers familiers, ils me manquent : ça passera mais des jours comme aujourd'hui, c'est difficile d'être gaie.

Toutes les lettres reçues bien qu'ouvertes et lues me font un plaisir immense et les nouvelles les plus banales me semblent très importantes.

17. 5.

Journée nationale en France pour Augoyard [un médecin français capturé par les Soviétiques en Afghanistan]. On pense bien fort à toi !

Journée malaises : je vomis tout l'après-midi. Je ne mange rien, un ou deux biscuits, grignotés.

(à suivre)